

— Je vous déclare ici que, bien que les lois indigènes me le permettent, je consacrerai le mariage absolument comme en Europe, c'est-à-dire en ne prenant qu'une seule épouse à laquelle je serai fidèle, comme j'espère qu'elle sera fidèle à moi-même.

Criquet disait cela avec une conviction tellement parfaite que l'Anglais même fut convaincu.

Cependant, il s'agissait de ne pas perdre une minute pour prôner la candidature de Criquet, étant donné que l'élection du nouveau roi aurait lieu le lendemain.

— Laissez-moi agir, dit le chef. Que Mwama m'accompagne ; quant à vous autres, faites dresser les tentes, et retirez-vous à l'intérieur.

## XLI

### UN NOUVEAU ROI

L'ordre de de Sambry fut exécuté ; et pendant que le gros de l'expédition s'en fut aux travaux d'installation, le chef et son serviteur se dirigèrent vers l'habitation du féticheur.

Ce dernier était un vieux bonhomme, parfaitement abordable.

Le chef résolut de ne pas y aller par quatre chemins.

Il exposa en deux mots la demande qu'il venait faire.

Le féticheur s'indigna.

Il roula de grands yeux et fit des gestes à ne pas en finir, prétextant que l'acte proposé par de Sambry constituait une violation des lois de la tribu de Toumba.

— Les dieux puniraient notre peuple ! s'écria-t-il.

— Mais les fétiches des blancs le protégera, répondit le chef.

— Les fétiches des blancs ne peuvent rien pour nous.

— Ils peuvent tout.

— Que l'homme blanc me le prouve.

— Ils nous ont donné la victoire sur les négriers.

Le féticheur ouvrit de grands yeux.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il.

— Tout à fait vrai.

— Où les avez-vous battus ?

— Partout.

Le vieillard hésita encore.

— Ils vous ont aidé à tuer Calao, continua-t-il.

A ce nom le féticheur se mit à trembler.

— Calao, le plus terrible des négriers, dit-il.

— Oui, nous l'avons tué.

— Vous ?

— Nous.

Le devin vit bien que les paroles de de Sambry étaient sincères.

Il s'inclina profondément.

— Les dieux des blancs ont réellement de la puissance.

— Grâce à eux nous avons exterminé ce bandit.

— C'était le fléau de nos peuplades.

— La honte de l'Afrique.

En touchant cette corde, de Sambry, sans le savoir, venait de faire un grand pas dans la confiance du nègre.

Celui-ci était tout oreilles.

Sa grosse figure noire rayonnait.

Il se mit à demander des détails sur le lieu de l'attaque, sur le combat et sur les événements qui l'avaient entourés.

Naturellement, de Sambry répondit avec la plus grande précision, étant donné qu'il ne fit que conter ce qui était arrivé.

De minute en minute l'attention du féticheur grandissait, et il se suspendait, pour ainsi dire, aux lèvres du chef.

On voyait bien que tout doute avait disparu chez lui.

La cause semblait gagnée.

— Aux présents à faire le reste, murmura de Sambry.

Sans tarder il exhiba au sorcier une couple de miroirs, quelques mètres d'étoffe ainsi qu'une bonne partie de verroteries.

Sur-le-champ le tableau changea.

Le bonhomme prit avidement les objets qu'on lui offrit, et se mit à les tâter avec une volupté réelle.

Il ne pouvait en détacher ni les yeux ni les doigts.

Encore une fois de Sambry saisit la balle au bond.

— Tous les habitants de Toumba seront comblés de présents, fit-il.

— Notre nouveau monarque est le fils des fétiches blancs, conclut le sorcier.

De Sambry savait ce que cela voulait dire.

Il n'ignorait pas que l'acquiescement du sorcier constituait une réussite complète et que, sous ce rapport, on ne devait plus avoir aucune inquiétude.

Il comprit que le féticheur était désormais au service des explorateurs et qu'il répondait de la bonne réussite.

— Demain donc l'homme blanc sera roi, dit-il.

— Demain, répondit simplement le vieillard.

On échangea encore quelques paroles aimables, et de Sambry s'en retourna au campement.

Il ne cacha pas sa joie, d'avoir si bien réussi.

— Comment trouves-tu l'aventure? dit-il à Mwama.

— J'en étais certain, maître, fut la réponse.

— A cause des présents, n'est-ce pas?

— Naturellement.

A peine fut-on revenu auprès des compagnons, que de Sambry aborda la groupe des Européens; puis, avisant Criquet :

— Je présente mes hommages au roi de la tribu, dit-il.

Le Bruxellois rougit quelque peu.

Pareil changement d'état le troublait légèrement.

— C'est donc convenu? demanda sir William.

— Tout ce qu'il y a de convenu, riposta de Sambry.

— Et à quand la proclamation?

— Demain.

— Diable! on va vite en besogne.

— Dormir ne sert de rien.

On félicita sur toute la ligne l'heureux Criquet, qui se bornait à répondre :

— Au fait, j'étais destiné à devenir roi ou empereur.

— De Waouta, oui, mais non de Toumba, ricana l'Anglais.

— Les deux se valent.

— C'est à dire que le dernier vaut mieux.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'êtes jamais parvenu à découvrir Waouta, tandis que l'on vous apporte Toumba, tout fait.

— Tiens, c'est pourtant ainsi.

Sir William ne répondit pas, mais il se gratta le front.

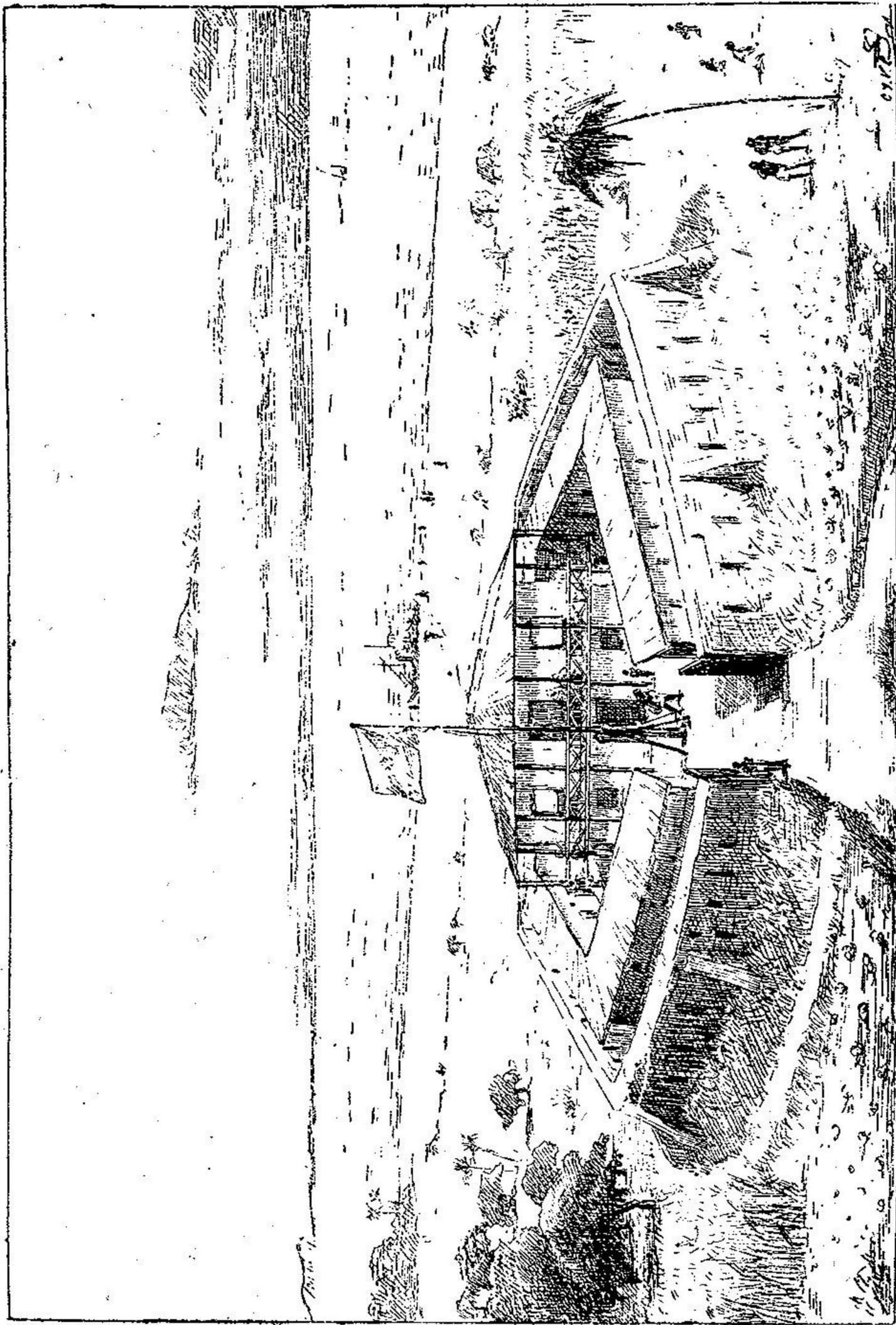
— Je pense encore à quelque chose, fit-il.

— A quoi? demanda le Bruxellois.

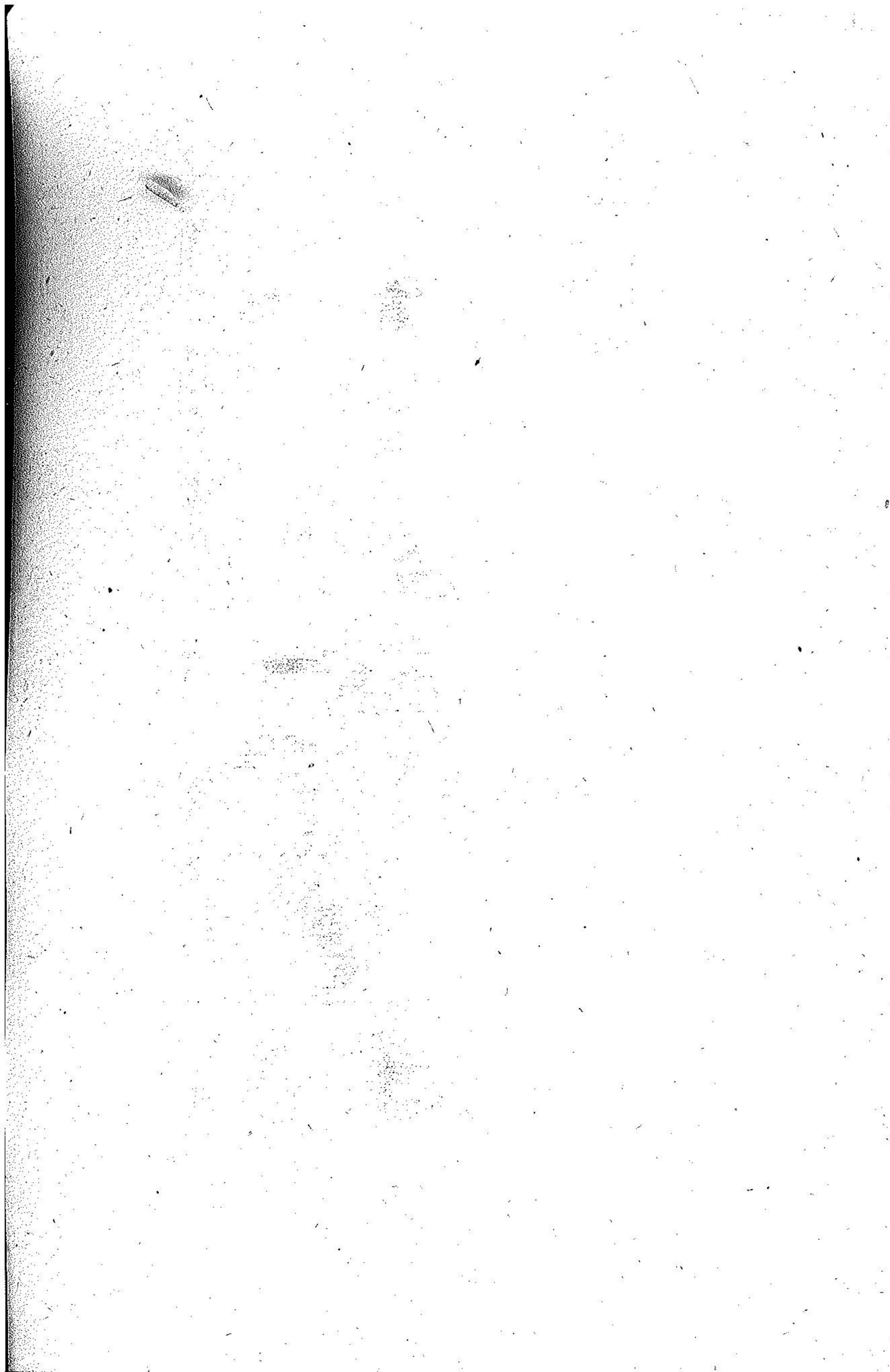
— Mais oui, à votre future épouse.

— A ma future épouse?

— Evidemment. Vous voilà assis sur un trône; vous êtes roi, il vous faut une reine.



ÉTABLIR UNE COLONIE MODÈLE. (P. 508.)



— Eh bien, après ?

— Nous faudra-t-il vous la chercher également ?

Criquet éclata d'une longue hilarité.

— Vous êtes trop aimable. Je la trouverai bien moi-même, répondit-il.

Puis, soudain, un peu confus :

— Au fait, voilà une position assez embarrassante, reprit-il. Je ne connais ici aucune demoiselle.

— Laissez donc, intervint de Sambry. J'ai arrangé l'affaire avec le sorcier.

— Vraiment ?

— Oui. Le monarque défunt a trois filles, trois beautés à ce qu'il paraît. Vous ferez votre choix parmi elles.

— Je vous garantis que je ne prendrai pas la plus laide, ria Criquet.

— Vous auriez bien tort.

— Au surplus, je ne sais si je n'irais déjà pas lui faire une visite.

— Voyons, mon ami, pas de farces. Le temps est précieux pour vous, puisque demain vous serez sacré monarque, Nous avons encore bien des choses à arranger, attendu qu'il va falloir nous séparer pour toujours peut-être. Nous agirions donc prudemment en passant notre journée à des conversations qui vous concernent principalement.

On fut unanime sur ce point, et l'on se réunit dans les tentes, afin de s'entretenir sur tous les détails.

— Mon ami Criquet, fit le chef, c'est bien de votre propre gré, n'est-ce pas, que vous vous condamnez à habiter la terre africaine ?

— Absolument.

— Songez-y bien ; il est encore temps de reprendre votre parole.

— Ma décision est inébranlable.

— J'appuie surtout sur ce point, parce que, ayant vécu ensemble et traversé ensemble des dangers de toute nature, il importe qu'il ne soit pas dit que nous ayons laissé derrière nous un compagnon, sans lui avoir fourni toutes les occasions de réfléchir.

— Je vous remercie beaucoup pour votre sollicitude ; mais encore une fois, là-bas je n'ai personne qui m'attend ou qui me désire.

— Il en est de même ici.

— Avec cette différence qu'en restant en Afrique, je serai utile à l'œuvre de la civilisation, tandis que dans ma patrie, mes millions auront une destination bien moins noble.

- C'est un point entendu. Donc vous êtes fermement décidé ?
- Oui.
- A présent, que comptez-vous faire ?
- Je l'ai déjà dit : établir une colonie modèle.
- Et vos trésors ?
- Quant à ceux-là, je n'y ai pas encore songé au juste.
- C'est que l'or n'a pas cours ici.
- En vérité, voilà une difficulté.
- Que je voudrais voir résolue.
- Si vous les preniez avec vous en Europe ?
- Pourquoi faire ?
- Parbleu, pour les transformer en matières courantes.
- Je veux bien, mais il y a mieux que cela.
- Dites toujours.
- Vous n'êtes pas fort éloigné de la côte. Envoyez-le là pour le troquer contre des marchandises.
- Très bien ; mais qui pourrai-je en charger ?
- Il me vient une idée.
- Voyons.
- Puisque nous rentrons en Europe par Vivi et Boma, il nous serait facile d'en faire le placement.
- Criquet battit des mains.
- On ne saurait agir plus pratiquement dit-il.
- Pensez encore bien si vous n'avez pas d'autres recommandations à nous faire ; car, comme il est inutile que nous restions trop longtemps ici, nous nous mettrons en route après demain.
- Après demain ! exclama Criquet.
- Oui, mon ami. Demain vous serez élu roi de la tribu. Nous fêterons votre avènement par un dernier banquet, un dernier adieu. Ensuite vous nous accorderez une nuit d'hospitalité sur votre domaine, puis enfin nous vous laisserons à vos sujets.
- Ces paroles ne manquèrent point d'impressionner Criquet.
- Elles lui firent penser à cet instant suprême où il serrerait pour la dernière fois la main des amis, en compagnie desquels il avait souffert, mais auprès desquels également il avait goûté tant d'heures de véritable fraternité.
- C'est que l'existence parsemée de périls incessants fait naître entre les différentes âmes une solidarité, une union que ne compren-

nent pas ceux qui n'ont pas combattu pour la patrie ou l'humanité sur ces terres lointaines.

C'est que, dans ces circonstances, on apprend à se connaître, à s'estimer, à s'aimer à la mort.

Pour ceux-là la séparation est un vide dont on n'aperçoit l'immensité qu'au dernier moment.

Quelque courage que l'on ait, on songe avec effroi à l'instant où les vrais amis, les amis conquis dans le malheur, feront défaut.

C'est ce que Criquet ressentait en ce moment.

Il en était tout ému, le brave garçon, et les larmes lui en venaient aux yeux.

Mais avant tout, il était homme.

Il avait décidé de rester : il resterait.

L'idée des services qu'il pouvait rendre l'enhardissait et lui permit de dompter toute hésitation.

Cependant toutes ces réflexions, du reste naturelles, avaient jeté un froid sur la conversation.

On se regardait tristement et on ne parlait plus.

Sir William entreprit de changer le cours des idées.

— Au fond, Criquet a raison, dit-il. Et quant à moi, je tiens à lui laisser un gage de mon amitié.

— Vraiment ? fit le Bruxellois.

— Oui, et un gage qui vous donnera certaines distractions.

— Lequel donc ?

— Vous ne devinez pas ?

— Parole d'honneur que non.

— Attendez. Autant vous le donner maintenant que demain.

Gravement l'Anglais s'éloigna de ses compagnons et se dirigea vers la tente où se trouvaient les bagages.

— Que peut-il bien vouloir ? demanda Criquet.

— Je n'en sais rien, répondit le chef.

— L'une ou l'autre bêtise, sans doute.

— C'est probable.

En ce moment sir William revint.

Il tenait entre les bras son orgue de Barbarie.

Les explorateurs faillirent éclater.

— Je ne m'étais jamais douté de celle-là, fit Criquet.

— Ni moi non plus, ajouta le chef.

Mais sir William ne prit garde à ses compagnons.

Il s'avança jusque devant Criquet, et lui tendant sérieusement son orgue :

— Je vous lègue mon concert ambulante, dit-il, qui vous guérira dans les heures moroses et qui vous fera penser bien souvent aux amis que vous compterez là-bas en Europe.

Criquet saisit la boîte avec un empressement partant du cœur et remercia l'Anglais pour son joli cadeau.

La journée s'écoula à prendre d'autres mesures de moindre importance, si bien que le soir arrivant, tous les points avaient été débattus et convenus.

Il ne restait plus qu'à attendre la visite du sorcier pour avoir une certitude sur la cérémonie du lendemain.

Sur les sept heures, le féticheur arriva dans le campement.

Tout était en règle, et la population acclamerait avec enthousiasme son nouveau monarque.

Le vieux bonhomme semblait heureux de la réussite de ses démarches, et en fut, du reste, largement récompensé par un complément de cadeaux.

On arrêta avec lui les différentes parties de la fête.

Criquet en fit une cérémonie moitié européenne moitié africaine, ce qui ne porta aucun ombrage au délégué.

Lorsque tout fut bien convenu, le sorcier se retira, et les explorateurs, à leur tour, se jetèrent sur leur couche.

Evidemment Criquet ne dormit point, obsédé qu'il était par l'idée de sa future puissance et de sa future grandeur.

L'aurore le trouva déjà debout, tête levée, mais avec dans les yeux un nuage de tristesse qu'il s'efforçait vainement de cacher.

Les compagnons également furent matinaux.

L'événement qui se préparait les rendait impatients.

— Eh bien, Criquet, demanda sir William, quand allez-vous choisir votre future épouse ?

— Sur-le-champ, fut la réponse. Voulez-vous m'accompagner ?

— Volontiers.

— Venez alors.

Les deux compagnons se rendirent au tembé royal, où ils trouvèrent les trois filles du monarque défunt.

Sans trop d'embarras, Criquet choisit sa compagne, une négresse potelée, à figure souriante, avec des yeux brillants comme des éclairs, et à la taille presque irréprochable.

— Pas mal du tout ! remarqua sir William.

Quelques heures plus tard la cérémonie du mariage fut consommée et Criquet fut proclamé roi de la tribu, par une peuplade enthousiaste.

Les Européens se réunirent dans un splendide banquet, le dernier comme avait dit de Sambry, et le reste de la journée s'écoula en danses, simulacres guerriers et fraternisation.

La lendemain les compagnons firent leurs adieux au nouveau monarque. Bien des larmes furent versées, bien des serments échangés, et lorsque la flottille fut déjà loin sur le fleuve, on vit encore le brave Criquet agiter nerveusement son mouchoir, en guise de salut suprême.

## XLII

### LA CARTE CHANGE

Depuis que les explorateurs avaient laissé derrière eux leur ami Criquet, on eut dit qu'une tristesse incommensurable se fut emparée de leur esprit.

Ils se tenaient taciturnes sur la banquette de leur canot, et c'était à peine si les beautés de la nature attiraient encore leur attention.

Méthodiquement les rames plongeaient et replongeaient dans les eaux du fleuve, sans que la conversation fût soutenue autrement que par des phrases sans suite.

Sir William paraissait particulièrement affecté, mais fut pourtant le premier à reprendre la parole.

— Ce brave Criquet ! soupirait-il.

— J'y pense continuellement comme vous, fit le chef.

— Que peut-il bien faire en ce moment ?

— Il est à supposer qu'il nous regrette comme nous le regrettons.

— Quant à cela, je vous le jure.

— Vous l'aimiez donc bien ?

— Plus que moi-même peut-être. Il était si bon enfant !

— Et cependant vous ne faisiez que vous quereller.

— Question de tempéramment !

— Et d'habitude sans doute ?

— Parfaitement. Voulez-vous que je vous fasse un aveu ?